

BASQUIAT, LE ROI DE LA CONTRE-CULTURE

Pour entrer dans l'univers de Jean-Michel Basquiat, "Jean" pour ses intimes, il faut comprendre dans quel environnement vivait ce peintre, que la presse appelait "l'Ange noir", "l'Ange foudroyé", ou "l'Enfant radieux". On ne peut pas le comprendre sans le contexte.

New-York dans les années 60-80. "La plus grande ville du monde était fauchée et complètement ruinée", dit le journaliste Glenn O'Brien, "l'East Village (le bas de Manhattan) ressemblait à Berlin ou à Dresde à la fin des années 40" New-York s'était vidé de ses classes moyennes blan-



ches, les promoteurs immobiliers étaient en guerre entre eux pour conquérir les ruines. Il y avait aussi la guerre de la drogue pour les nouveaux immigrants – Pakistanais, Haïtiens, Jamaïcains– et la Bohème, qui cherchaient à vendre ou à "s'approvisionner". C'est donc dans ce no man's land où régnait l'anarchie, que vivait un jeune graffeur noir américain de 17 ans. Il avait quitté ses parents qui s'étaient séparés quand il avait 7 ans.

Il avait abandonné l'école et dessinait sur les murs de Soho à New-York, avec son ami Al Diaz. Ils avaient tous les deux adopté pour copyright une signature commune : SAMO©. Ils écrivaient aussi des slogans, plus ou moins anarchistes, toujours signés de la même manière. Beaucoup d'artistes américains habitaient alors dans ces quartiers dangereux aux loyers bon marché. C'est l'artiste Keith Haring(1) qui va découvrir qui ce cache derrière ce pseudonyme le jour où il aide un jeune homme à entrer dans l'enceinte de l'Ecole des arts visuels de New-York. Le lendemain tous les murs sont signés SAMO©. Jean-Michel Basquiat vit de petits boulots le jour ; le soir il se faufille dans les vernissages de galeries et les soirées que Keith Haring organise dans les boîtes de nuit à la mode.

De la rue à la gloire :

Il se sépare de Diaz, qui fera de la musique. SAMO© disparaît. Basquiat peint partout, sur tout ce qui lui tombe sous la main : des tôles, des battants de fenêtre, des cartons... Il



créée des assemblages. Il dessine avec frénésie. En janvier 1981, il expose quelques tableaux avec des artistes du graffiti, au PS1 de Brooklyn. C'est là que le marchand suisse Bruno Bischofberger, qui possède une galerie à Zurich, le repère. Dans le monde des galeries la bouche à oreille fonctionne vite. Une jeune galeriste Annina Nosei, qui vient d'ouvrir sa galerie à Soho invite Basquiat à la rejoindre. Elle lui donne de quoi s'acheter de la peinture, des pinceaux et lui permet de s'installer dans sa réserve au sous-sol pour travailler.

Il va peindre les grands personnages primitifs sur de grandes toiles. Aussitôt faites, les œuvres sont achetées pour 2 000 dollars par les collectionneurs venus investir dans des artistes plus connus. La presse s'empare du phénomène et celui, qui deviendra le plus grand marchand du monde, Larry Gagosian (2), trouve chez sa consœur un nouvel artiste qu'il exposera dans sa jeune galerie californienne.

Basquiat travaille comme un fou, pour les Suisses, pour les Américains, pour les Italiens. Il s'installe dans un loft à Soho en 1982. Il est courtisé par de nombreuses galeries. Il est lancé. Il est célèbre. Il a 22 ans.

À contre-courant.

Jean-Michel Basquiat est né et a grandi à Brooklyn, son père issu d'une famille de notables haïtiens avait fui le régime des Duvalier. Il inscrit son fils dans une école catholique. À l'école, admirateur des bandes dessinées - il voulait devenir cartoonist lorsqu'il avait 15 ans -, il passe son temps à dessiner. Sa mère, Portoricaine née à Brooklyn, lui fera connaître le Metropolitan Museum, le MoMA. Il découvrira notamment l'œuvre de Picasso et il racontera, plus tard, que "Guernica" l'avait beaucoup impressionné. De même que la lecture d'un ouvrage d'anatomie que lui avait donné sa mère alors qu'il était en convalescence. L'étude des planches anatomiques déclencha chez lui une fascination pour le corps et tout particulièrement pour le squelette.

En l'espace de huit ans (il est mort à 27 ans) Jean-Michel Basquiat va créer une œuvre d'une grande ampleur. Un millier de toiles, plus de deux mille dessins.

Une œuvre inclassable, à contre-courant de l'art conceptuel et minimal des années 80 à

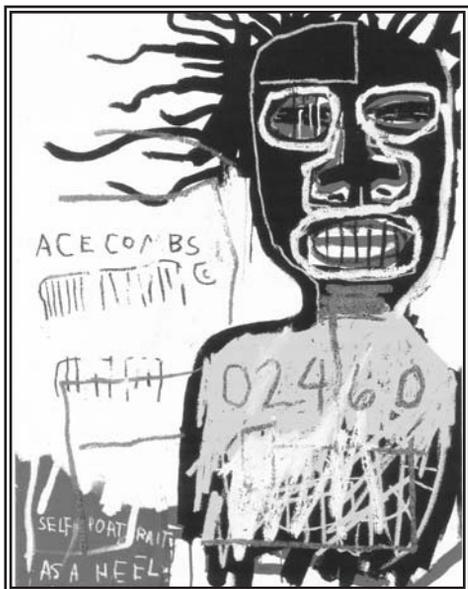
New-York. Il va imposer de nouveaux éléments figuratifs et expressifs dans l'art américain moderne. Le marchand suisse Ernest Beyeler dira que sa peinture est "*La peinture expressive après Picasso*". Les peintures sont peuplées de silhouettes squelettiques, de masques grimaçants, des symboles comme la couronne... Des toiles sont parsemées de mots et de pictogrammes. Dans ses tableaux il superpose fréquemment plusieurs couches de couleurs, gratte les couches supérieures par endroits pour dégager le fond ajoute des éléments, un bras, une jambe, un masque. Une construction méthodique de la surface, avec une brutalité contrastée des aplats et une calligraphie de ses textes aux traits très soignés.

Une peinture qui révèle toujours un rapport avec ses centres d'intérêts : la critique de la société de consommation, l'inégalité et le racisme, la création de la richesse. Ses héros sont des artistes noirs morts, comme le musicien Charlie Parker ou le chanteur Jimi Hendrix ou des champions de boxe, comme Muhammad Ali et Sugar Ray. Ces références sont présentes dans beaucoup de ses œuvres. À l'exposition présentée par le Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, les œuvres consacrées à Max Roach et Cassius Clay montrent l'intérêt de Basquiat pour les musiciens de jazz et la boxe. La première, peinte en 1984 et la deuxième en 1982, "*se situent dans la tradition de l'art afro-américain qui décline les thèmes du sport et de la musique*".

La rencontre.

En 1984, Jean-Michel Basquiat va s'engager dans une véritable collaboration avec le "roi" de New-York, Andy Warhol, sous l'impulsion de son marchand suisse Bischofberger. C'est une fascination réciproque.

Ce qui les rapproche en art, une même pratique d'un mélange de culture populaire et



d'art classique. Ils vont travailler dans un même lieu et sur une même toile. Des centaines de nouvelles œuvres seront produites ensemble, soit le dixième de la production picturale de Basquiat. "*Basquiat accentuait les créations de Warhol et les effaçait en même temps, en y ajoutant sous forme de repeints ses propres éléments picturaux(...)* Ils travaillaient simultanément sur de nombreuses œuvres et le flot d'idées était incessant". (Exposition à la Fondation Beyeler Bâle). Stimulé par Basquiat, Warhol eut une seconde jeunesse artistique, revenant à ses débuts de 1960. Seize tableaux collectifs sont exposés à la galerie Shafrazi et le marchand suggère aux deux artistes de poser ensemble en costume et gants de boxe. C'est cette affiche très connue qui annonce l'exposition. Mais les critiques seront presque unanimement négatives, les journalistes accusent Warhol d'avoir manipulé Basquiat. L'"*Enfant radieux*" met fin brutalement à leur collaboration, et découragé, quitte le Factory, l'endroit mythique de Warhol et

sa bande.

La poursuite de la quête identitaire.

C'est début février 1985 qu'il va faire la couverture du prestigieux *The New-York Times Magazine*. Il pose pieds nus, en costume, ses mèches afro bien taillées. Ses tableaux, encore à peine secs, se vendent de 8 000 à 15000 \$. Il a 24 ans. Mais l'artiste qui continue à exprimer le désordre d'un monde précaire est éprouvé par le succès, par la pression du marché, et surtout par la consommation de drogues. Il tente de suivre une cure dans une clinique de Manhattan, mais il ne tiendra pas plus de trois semaines.

Imprégné des mythes vaudous, des musiques afro-américaines, sa quête va le porter vers ses origines, ses racines africaines, sur les berges du Mississippi, en Côte d'Ivoire. Son marchand suisse lui organisera une exposition au centre culturel français à Abidjan en 1986.

L'année de sa mort en 1988, sa dernière toile représente sur fond doré, un homme noir chevauchant un squelette accroupi. Elle est intitulée "*Riding the death*". Dans le vaudou haïtien, on dit d'un dieu qui pénètre un initié

en transe, qu'il le chevauche.

Mais son inspiration est plus complexe, plus riche, il mélange toutes les cultures. De son voyage en Italie il avait rapporté des albums de dessins de Leonard de Vinci et selon les historiens d'art, le tableau de Basquiat reprend presque trait pour trait le dessin intitulé "*Allégorie de l'envie*", qui représente une femme nue à cheval sur la mort. Il avait compris que les cultures allaient transcender les frontières et que notre monde deviendrait multipolaire.

Hélène QUEUILLE

(1) *Keith Haring, artiste américain (1958-1990) reconnaissable à ses dessins à la craie blanche sur des panneaux publicitaires.*

(2) *Larry Gagosian, le plus grand marchand aujourd'hui, avec 9 galeries, dont une à Paris ouverte en octobre dernier.*

*Musée l'Art Moderne de la Ville de Paris :
11, avenue du Président Wilson, 75016 Paris
Exposition du 15 octobre 2010
au 30 janvier 2011.*

*Ouvert du mardi au dimanche de 10h à 18 h.
Nocturne le jeudi jusqu'à 22 h.*